

André de Peretti  
(1916- 2017)

par Daniel Hameline

Né à Rabat (Maroc), le 7 mai 1916, André de Peretti insistait sur ses origines. Il estimait que trois facteurs avaient joué un rôle déterminant dans sa carrière, et, plus encore, dans sa destinée : sa nostalgie du Maroc, son arrachement précoce à sa mère, sa petite taille. Bien sûr, on ne résumera pas la longue vie d'André de Peretti par une errance, forcément insatisfaite, en quête d'une compensation à ces défaillances originaires. Il n'empêche. C'est lui-même qui attire l'attention sur elles.

Cet humaniste est le meilleur connaisseur européen de la pensée et de la pratique "client-centered" de l'américain Carl Rogers (*Pensée et vérité de Carl Rogers*, 1974 ; *Présence de Carl Rogers*, 1997). Il a écrit et parlé inlassablement pour la promotion de la personne humaine, sa liberté singulière et l'autonomie de ses choix. Néanmoins, il sait en même temps le poids des circonstances et des événements, la prégnance des conventions sociales, le façonnement culturel, confondu avec le naturel, et les freins à la rencontre des autres cultures. De Peretti soulignait souvent cet enchevêtrement des grandes intentions avec les "petites choses" qui surgissent de la vie quotidienne des individus et des sociétés et qui, banales et désespérément simples, peuvent compliquer et singulariser les situations au point de les rendre inextricables et d'y ridiculiser les volontés.

Son attachement au Maroc, De Peretti l'a maintes fois manifesté, y compris par un fort engagement politique au moment de la destitution de Mohamed V et des péripéties de son retour (1952-1955). Mais, tout-à-fait à même d'analyser les manoeuvres des uns et des autres et d'y engager les siennes avec détermination, il fait montre en même temps d'un irénisme, d'une capacité d'admirer et d'afficher qu'il aime, qui peut paraître friser l'incongruité dans un monde politique (et intellectuel !) où toute manifestation d'un peu de tendresse est méprisé. En 1952, il fait paraître, chez Seghers, son *Cantique d'amour au Maroc*. Oui, un poème. Ce mathématicien est un poète, ami de Paul Claudel, pour qui s'exprimer par la poésie, le chœur parlé ou le théâtre, va tellement de soi qu'il ne s'en cachera en rien jusqu'à ses vieux jours. Était-il incongru pour un ingénieur sorti en bon rang de l'X, de publier des poèmes et de sembler y tenir autant qu'à ses équations ? Le cloisonnement disciplinaire qui marque l'Université française, l'établissement de la notoriété sur la seule spécialisation condamnent à l'avance ce "touche-à-tout" aux yeux des gens sérieux. Il y aura des esprits pour le penser. Mais en même temps qu'il est l'un des animateurs de formation les plus "sérieux", De Peretti ne résiste jamais au plaisir de l'excursus humoristique. Il pratique, sans jamais violenter les consciences de ses interlocuteurs, l'ouverture constante de leurs intentions, à "autre chose" et à d'autres moyens que ceux dont ils ont l'habitude et qui renforcent leurs défenses. Il les déstabilise juste ce qui convient pour leur faire retrouver leurs esprits.

Le titre de son “cantique” relève de l’aveu et peut sembler par trop naïf. J’ai employé le substantif d’”incongruité” à dessein. Car De Peretti, psychosociologue et pédagogue, fera du concept de “congruence”, reçu de Carl Rogers et retravaillé par lui, l’un de ses concepts fondateurs. Dès le Lycée où il remporte le Concours général de mathématiques, dès les Classes préparatoires à Ginette et dès Polytechnique, le jeune De Peretti, non sans culot parfois, se donne pour mission de prendre toute initiative, bien ou mal vue, pour faire retrouver aux gens confiance en eux-mêmes. Car face à ses trois lacunes originaires, c’est bien cette confiance qui a risqué de lui manquer. Or la congruence, telle qu’il la définit, est basée sur le crédit que chacun est amené à se porter à lui-même et à ses initiatives, quand l’évaluation, scolaire par exemple, est basée essentiellement sur la désignation des manques. La culpabilisation des sujets ne fera jamais partie des armes de De Peretti quand il pratiquera la formation des adultes ou quand, dans ses Rapports au Ministre de l’Education (1982) ou dans ses nombreux ouvrages, il préconisera celle de l’enfance et de la jeunesse.

En ce sens, ce chrétien, dont l’engagement dans la JEC au cours de ses études témoigne précocement, ne reconduit pas les anathèmes du catholicisme janséniste qu’il cotoie et leur foncier pessimisme sur les humains. Et il sait que la “congruence” d’un individu avec lui-même, avec le meilleur de lui-même, peut comporter de l’incongruité aux yeux de qui a la faiblesse, qui se prend pour de la force, de la mesurer par la conformité aux modèles imposées par le pédagogiquement, culturellement et politiquement correct. Certes, André de Peretti n’est pas provocateur. On lui a reproché son “centrisme” que l’on a même qualifié de “prudentiel”. Son prophétisme n’est pas de dénonciation. Il n’est pas seul sur sa montagne à invectiver la cité d’en face et ses habitants pour leurs mauvaises conduites ou l’hypocrisie ridicule de leurs attitudes. S’il devient, à partir de la fondation de l’ARIP (Association pour la recherche et l’intervention psychosociologiques) en 1947, l’un des animateurs nationaux les plus recherchés de la psychologie et de la pédagogie des groupes, c’est que sa congruence à lui, - dont sa rationalité dépend bien plus que ne le croit un positivisme scientiste trop élémentaire - pour trouver son efficacité, doit rencontrer, affronter, promouvoir celle des autres. Et, dans ce “pétrin” humain, De Peretti fut un mitron habile, mais non manipulateur comme la métaphore pourrait en induire le soupçon ! Je me souviens d’une session de co-animation avec lui où il nous fallait affronter l’hostilité, aboutissant à une alliance contre nature, de quelques agrégés de lettres et d’un ban particulièrement hargneux de gauchistes en début de carrière et à peine licenciés... Les premiers, ignorant évidemment tout de ses oeuvres littéraires et du Prix que l’Académie française lui avait décerné en 1943, le prenaient pour un inculte et affichaient une arrogance qui en aurait démonté bien d’autres. Les seconds vomissaient tout ce qui pouvait ressembler à du “made in USA”, et la “dynamique des groupes” en était l’une des expressions honnies. De Peretti avait parfaitement mesuré la situation et ses difficultés. Il prit l’attitude rogérienne qu’il aimait à baptiser “non-défensive” et résolut d’être “congruent” avec ses propres affects, avoua son embarras, reconnut qu’il n’avait pas le pouvoir d’imposer ses vues à ses interlocuteurs. La situation “hic et nunc” devint l’objet unique de la rencontre. Eminemment instructive. Manipulation du groupe ? Plutôt “maniement humain” d’une

situation et de ses protagonistes. Il y a toujours maniement humain, même chez le “non-directif”. De Peretti, ingénieur au fait des conditions du management (*L'Administration, phénomène humain*, 1968), n'était pas un lecteur crédule de Rogers. Mais pas incrédule non plus. L'enjeu pour lui n'était pas dans la symétrie simplifiante “crédulité/incrédulité”. Le concept qu'il préférait utiliser était plutôt celui de “confiance” opposé à “méfiance”. La confiance consiste à laisser tomber ses défenses. Bien sûr, De Peretti “se défendait” comme animateur. Mais au sens d'une pratique reconnue, et enviée même, du “métier” : faire coïncider avec le plus de justesse possible les objectifs et les moyens, le respect des fragilités (même quand elles se donnent les apparences de la solidité) et la promotion du neuf dans les activités et les affects des humains.

Un ouvrage qui lui est récemment consacré par une quarantaine d'auteurs sous la direction de Martine Lani-Bayle (*André de Peretti, pédagogue d'exception*, 2011), porte en sous-titre “Regards croisés sur l'homme aux *mille et un* rebondissements”. Cette dernière métaphore est fort bien choisie. Il y avait du bondissement juvénile chez le formateur comme chez l'administrateur ou l'écrivain. De Peretti, par certains côtés, m'a toujours fait l'effet d'un danseur. Mais il avait, surtout, une capacité, exceptionnelle effectivement, de rebondir et, tout autant, de faire rebondir. Faire rebondir les personnes enkistées dans leurs défenses, leurs auto-dénigrements et leur rancoeurs, faire rebondir les institutions, l'école en particulier, en proposant *mille et une* façon de comprendre les verbes “enseigner” et “apprendre” (v.g. *Pour une Ecole plurielle*, 1987 ; *Mille et une propositions pédagogiques*, 2008) pour le bénéfice de la promotion humaine, celle de la culture mais aussi des cultures, celle des personnes dont il est convaincu qu'il n'y a jamais lieu de désespérer.

Daniel Hameline,  
Université de Genève.